

Asatur HAKOBYAN
Démangeaison de l'âme



Asatur Hakobyan

Démangeaison de l'âme

© Asatur Hakobyan, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9032-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DU MÊME AUTEUR

ROMAN

❖ *Le Parfum du Narcisse*, 2024

Laissez-vous transporter aux confins de vos émotions...

Chapitre 1



Le spectateur de soi

Dans un silence bruyant, Gabriel entama son envol. Dans le noir le plus absolu du vide absolu, il fonçait sans aucun contrôle sur sa trajectoire. Dans ce néant qui n'en était pas un, il rencontra une résistance faible d'une matière transparente, qui, s'étirant selon les contours de sa forme difforme, se brisa en une multitude de minuscules fragments scintillants, l'accompagnant dans son épopée incompréhensible.

Les bribes de cette matière translucide s'embrasèrent, se transformant en petites étoiles. Elles commencèrent à tracer une voie — une nouvelle voie lactée — ayant comme point de départ son corps, lancé tel un feu d'artifice.

Emerveillé par ce spectacle à couper le souffle, Gabriel ne ressentait plus l'angoisse qui l'avait saisi au début. Non pas l'angoisse liée à l'incertitude environnante, mais une sorte d'angoisse plus diffuse, plus personnelle, née de cette étrange sensation d'avoir laissé quelque chose de précieux derrière lui. Des êtres chers, probablement. Pourquoi s'en soucierait-il ? Après tout, pourquoi s'inquiéter dans un monde imaginaire ? En fin de compte, tout était si paisible, si plaisant, presque irréel.

Ignorant ce qu'il avait peut-être laissé derrière lui, il scruta les étoiles inconsistantes et continua son plongeon dans l'inconnu avec ses amies lumineuses. Il nagea avec elles, traversant ce couloir du paradoxe, où le temps à la fois fugace et immobile, semblait filer à une vitesse folle, mais sans jamais l'éloigner de sa destination. Un étrange sentiment de suspension, comme si le monde entier retenait son souffle.

Dans ce cocon baroque, Gabriel vit certaines de ces étoiles venir et se poser sur son bras droit. À présent, ce dernier brillait comme un soleil, imprégné par la

lumière des étoiles lilliputiennes. Il sentit la chaleur de ce soleil envelopper son bras et le faire fondre. Puis, il vit son membre partir littéralement en fumée, consumé par la chaleur du soleil destructeur, mais, à part afficher un air déconcerté, il ne fit rien d'autre.

Malgré la chaleur volcanique qui dévorait son bras, Gabriel n'éprouva aucune douleur. C'était comme s'il était à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de lui-même.

Par reflexe, il tourna sa tête à gauche et observa le mouvement très ordonné d'un autre groupe d'étoiles, qui, prises dans une bourrasque virevoltante, tourbillonnaient joyeusement. Lorsque la tempête se calma, Gabriel remarqua que les petites étoiles avaient évolué en flocons de neige resplendissants.

Oubliant son bras droit, désormais fondu, Gabriel extériorisa un sourire d'émerveillement. Sans prêter attention à cette expression fragile, les flocons magiques s'assemblèrent en une formation de tête de lion, blanche comme l'oubli, et majestueuse comme un rêve non réalisé. Sans crier gare, le roi de neige s'anima, et, ouvrant grand sa gueule, faite de givre et de lumière, goba le bras gauche du garçon.

En un éclair, il se gela et se brisa en myriades de particules microscopiques. À leur tour, ces particules se changèrent en flocons de neige et s'éloignèrent avec les flocons mangeurs de bras, qui, une fois leur mission accomplie, se dispersèrent dans les étreintes du lointain.

Toujours sans douleur, le jeune homme se sépara de son autre bras, abandonné dans le zéro absolu de Kelvin. Pris dans le tournant des éléments des deux extrêmes, Gabriel devint sujet à la panique. Une peur abominable s'empara de son âme toute entière. Il tenta de crier, mais sa gorge nouée, et les poumons collés, ne lui permirent guère.

En gigotant dans tous les sens, le jeune homme dérouté se tourna sur le dos, poursuivant son plongeon dans le vide, cette fois les yeux tournés vers le ciel. Il vit les petites étoiles, devenues plus démoniaques, se muer en gouttes radieuses. Elles se collaient les unes aux autres, fusionnant peu à peu pour former une vague gigantesque et déchaînée. Dans un clapotis assourdissant, cette masse lumineuse s'abattit sur son corps démembré, le submergeant jusqu'au cou.

Les vaguelettes générées par le mouvement de l'eau, se brisaient contre la partie inférieure de son menton, qui, à l'instar d'une falaise érodée des assauts

incessants de l'océan teigneux, fixait une limite entre son corps captif de l'eau, sa bouche et son nez. Soulagé d'avoir ses orifices respiratoires hors de l'eau, il s'efforçait de prendre des bouffées d'air, mais respirait-il vraiment ?

Qu'en cela ne tienne, le temps n'était pas aux brouilles. Il y avait plus urgent. Voir cette eau, défiant toutes les lois de la physique, envelopper son corps d'une épaisseur de trente centimètres, comme dans un aquarium invisible, était assez singulier. Piégé, sans la moindre possibilité de mouvoir ses bras — qu'il n'avait plus — il commença à gigoter ses jambes. Ses jambes créèrent des ondulations dans l'eau, et se fondant dans ce mouvement fluide, elles le quittèrent à leur tour. Ce bain d'eau, qui avait acquis des propriétés acides, sonna le début de la décomposition. Chaque recoin de son être physique se liquéfia, s'effaçant dans cette vacuité incolore.

Maintenant, ce qui restait de Gabriel n'était qu'une tête. Une tête solitaire et effrayée, qui sans ancrage, tournoyait dans tous les sens, accélérant graduellement, jusqu'à ce que la vitesse de la lumière devienne dérisoire en comparaison.

Malgré cette vitesse inconnue jusqu'alors, malgré cette tête transformée en une toupie éméchée, Gabriel avait toute sa tête. Il était effrayé, certes, mais aussi impatient de découvrir la fin de ce voyage burlesque. Et cette fin, n'était plus très loin. La résistance du vent, appelée à la vie de la folle rotation de sa tête volante, se mit à élaguer les dernières branches de vie qui subsistaient en lui. D'un geste brutal, le vent arracha la peau de son crâne, son crâne de son cerveau, son cerveau du reste — et le reste du reste.

Tout fut soufflé par ce vent corrosif. Il ne restait plus rien de son corps. Rien, sauf un œil. Avec cet œil unique, Gabriel voyait tout, sentait tout, comprenait tout. Comme si son âme entière résidait dans cette infime bille oculaire. Bizarrement, dans cette petite bille, il vivait pleinement. Plus aucune peur, ni angoisse. C'était fini. Fini pour Gabriel, mais l'œil porteur d'âme, continuait son Odyssée. Au fil de son avancée, il se desséchait, se recroquevillant sur lui-même, pour finir d'abord en noyau, puis en une minuscule graine. Et même ainsi, Gabriel était présent, totalement conscient.

Cette graine, qui fendait les ténèbres dans une folie instoppable et qui semblait partie pour chuter éternellement, a fini par frapper la terre avec la puissance de milliards de têtes nucléaires. La terre fertile s'envola, projetée comme l'eau d'une piscine après le plongeon d'un enfant maladroit.

À l'endroit de l'impact, un cratère « immense » — deux centimètres à peine — se creusa et engloutit la petite graine. La terre projetée se retourna là d'où elle venait et, couva la graine avec la tendresse d'un baiser originel.

Enchantée par la magie divine, la petite graine s'endormit paisiblement, comme un nourrisson bercé par l'univers.

Une fois avalée par cette terre noire, plus sombre encore que la nuit la plus profonde, tout devint parfaitement inerte.

Tout était si noir, qu'on ne distinguait plus la lisière dissociant la terre de l'espace vide dominant. Pas un bruit, pas un mouvement, pas même le ronflement de la petite graine.

Le temps passait, sans que rien ne se passe. Mais, passait-il vraiment ? N'est-il pas farfelu de parler de temps, là, où même vent vivait enchaîné ? Et s'il n'y a pas de temps, comment quantifier le temps passé ?

Soudain, alors qu'on débattait du temps, un point blanc fit son apparition. Puis un deuxième et un troisième, et si l'on observait avec suffisamment d'attention, on s'apercevrait qu'il y en avait des millions. Et si l'on affutait davantage nos acuités visuelles, on verrait que ce sont des flocons de neige. Et si on poussait nos perceptions dans leurs retranchements, on reconnaîtrait clairement, les mêmes flocons qui, quelques instants plus tôt, nous avaient offerts un spectacle envoûtant.

Tout doucement, ils se parachutèrent sur le lit de la petite graine et, telle une couverture immaculée, recouvrirent la semence solitaire, leurs ailes réchauffantes. La couche de neige traça distinctement la lisière que l'on cherchait si désespérément — entre la terre noire et l'espace encore plus noir.

Tout juste le dernier flocon posé, des myriades de minuscules points lumineux apparurent dans la tapisserie du ciel morose. Les mêmes, ceux qui étaient parties avec un morceau du jeune homme.

Mais au lieu de se poser sur le lit solitaire de la petite graine, les bébés étoiles se regroupèrent en un cercle géant et donnèrent naissance à un soleil aveuglant.

Arborant sa crinière incandescente, le soleil nourrisson orienta l'ensemble de ses rayons sur la nappe de neige immaculée. Dans sa générosité, il octroya un rayon à chaque flocon.

En un rien de temps, la neige se changea en sueur d'amour et abreuva la terre

assoiffée. Cela la raviva, mais ce ne fut pas assez. Pas assez pour éteindre sa soif, mais assez pour réveiller la graine endormie. Enthousiasmée par cette humidité inattendue, l'écorce de la petite graine se fissa et laissa entrer cette fraîcheur vitale.

Avant que la petite graine ne réclame davantage d'eau, une pluie torrentielle se mit à tambouriner le sol. La même eau — qui avait emporté le corps de Gabriel dans une déferlante — revenait à lui, déguisée en pluie tonifiante. Goulument, la terre altérée but tout le jus du ciel, invitant la petite graine à son festin.

Le défilé des gouttes terminé, le soleil rieur entra en scène. Le reste relevait du domaine du naturel. Suffisamment arrosée et réchauffée, la graine entama sa renaissance. Des racines surgirent de ces entrailles et, avec grâce, s'enfoncèrent dans les profondeurs de la terre revitalisée.

Elles étaient curieuses ces racines. À si méprendre, elles ressemblaient drôlement à des membres humains. On aurait dit, deux bras et deux jambes reliés à un corps.

Du sommet de ce corps enraciné, une tête commença à germer. Après quelques efforts, elle parvint à percer la couche de la terre et pointa son nez droit vers le soleil.

Un parfum sans pareil se propagea peu à peu dans les alentours. Ce parfum paradisiaque émanait de la tête fraîchement poussée, qui n'était rien d'autre qu'une magnifique rose. Avec son éclat intense, elle rivalisait avec le soleil — celui-là même qui l'avait stimulée.

Au moment même où le soleil et la rose se souriaient mutuellement, une brise se leva et emporta les pollens et le parfum de la petite fleur à des kilomètres à la ronde. Cette brise, qui, avec la force d'un ouragan, lui avait arraché la peau de la tête quelques instants plus tôt, venait à présent caresser les pétales avec une affection maternelle.

Dans cette utopie florale, tout était parfait. Le parfum de rose propagé à l'aide du courant d'air, attira deux curieuses. Deux abeilles, séduites par le charme irrésistible des pollens et du parfum, se précipitèrent vers la source de ce miracle. Une fois la fleur à portée, les deux coquines posèrent délicatement leurs pattes sur la rose et commencèrent à butiner gaiement.

La fabuleuse rose ressentait tout.